

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Essai

Maïté Snauwaert et Evelyne Ferron

Numéro 180, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95304ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. & Ferron, E. (2021). Compte rendu de [Essai]. *Lettres québécoises*, (180), 82–83.

Faire tomber les masques

Essai Maïté Snauwaert

Le titre de l'ancien footballeur, aujourd'hui président d'une fondation à son nom contre le racisme, sera sans doute jugé moins provocateur en Amérique du Nord qu'en France.

La question raciale laisse encore terriblement mal à l'aise dans l'Hexagone, où le débat sur l'héritage de la colonisation continue de diviser d'une part les tenants d'une reconnaissance de ses atrocités, d'autre part les partisans nostalgiques convaincus du caractère bienfaiteur de sa mission « civilisatrice ». Cette querelle suffirait à ancrer la nécessité de *La pensée blanche*, le plus récent ouvrage de Lilian Thuram, auteur de *Mes étoiles noires* (Philippe Rey, 2009) et d'un *Nelson Mandela* (Hachette, 2018) pour les enfants.

C'est aussi que le puissant modèle républicain français, qui pose en a priori l'égalité de tous-tes, n'autorise pas la reconnaissance des différences raciales ou des inégalités qu'elles suscitent. L'historien Pap Ndiaye (frère de l'écrivaine Marie NDiaye) a ainsi fait paraître, en 2008, l'éclairant *La condition noire. Essai sur une minorité française* (Calmann-Lévy).

Pas une question d'identité

Le point de départ de l'ouvrage de Thuram est éclairant. L'essayiste rapporte avoir été interpellé, il y a quelques années, par le dossier spécial d'un magazine : mettant en vedette des auteur·rices comme Toni Morrison, Maryse Condé et Martin Luther King, ce dossier était dédié à « La pensée noire ». Or, raisonne Thuram, si un tel vocable est recevable en tant qu'objet d'étude, sa réciproque devrait pouvoir être envisagée. Mais immédiatement, une dissymétrie apparaît : car là où l'on devine que le dossier sur « La pensée noire » était destiné à (re)valoriser celle-ci, à en faire apercevoir la force autant que la spécificité, « la pensée blanche » est l'objet d'une dénonciation. Cet examen de conscience, cependant, c'est ce que refuse la pensée blanche,

qui n'avance toujours, affirme l'auteur, que masquée.

La pensée blanche n'est pas la pensée des Blancs. Pour qu'il y ait une « pensée des Blancs », il faudrait d'abord avoir établi le groupe « Blancs ». Et sur quelles bases ? Avec ou sans l'accord des intéressés ? On voit comment ces questions constitutives hérissent immédiatement, mais est-ce qu'elles bousculent autant lorsqu'on entend parler des « Noirs », des « Juifs », des « musulmans » ? N'a-t-on pas tendance à penser que ceux-ci font groupe de façon ethnoculturelle, voire innée ? Tout en leur reprochant alors, et du même soufflé, leur « communautarisme » ? Bien que sous-jacente, l'idée est répandue que les groupes minoritaires (racisés) des sociétés occidentales forment des tous homogènes ; pourtant, l'idée d'être homogénéisés en tant que Blancs paraît révoltante. Comme si les Blancs pouvaient (et avaient le droit de) se fondre en une masse invisible et majoritaire, silencieusement dominante.

Plutôt, la pensée blanche se définit comme le « système [...] jamais totalement désigné » qui a « construit un discours plaçant les Blancs au sommet de la "hiérarchie humaine" ». Plus qu'une pensée au sens philosophique, elle correspond à un exercice insidieux de domination, coextensif à l'esclavagisme et au colonialisme (aujourd'hui à l'exploitation minière et à la déforestation), qui ne dit pas son nom et s'ignore (ou prétend s'ignorer) comme privilège. Cette hégémonie, « à la manœuvre de violences institutionnalisées », stipule implicitement qu'être de couleur est l'indice d'une infériorité qui invite, voire prédispose à (et ultimement légitime) l'exploitation, de la mise en chaînes aux emplois les plus dévalorisants, en

passant par les contrôles d'identité et le soupçon, permanent et combiné, d'étrangèreté et d'illégalité.

Un dialogue informé

L'essai, méticuleusement documenté, s'appuie sur des publications très récentes dans plusieurs domaines des sciences humaines et sur des comparaisons fructueuses avec le féminisme. Ainsi lit-on sur le bandeau du livre : « On ne naît pas blanc, on le devient. » L'accent est mis sur la construction culturelle du fait blanc – et non, comme c'est généralement le cas, sur celle du minoritaire, toujours plus ou moins sommé de se justifier d'exister, surtout s'il demande des droits à la dignité.

Le sillage dans lequel s'inscrit Thuram n'est ni celui des *black studies* à la française (lancées par Pap Ndiaye), même s'il se réclame de Frantz Fanon, d'Aimé Césaire et de James Baldwin, ni celui des travaux contemporains d'Achille Mbembé. Plutôt, l'auteur dit sa dette aux *white studies* à l'américaine (Reni Eddo-Lodge, en particulier) et à la pensée décoloniale (Françoise Vergès, notamment), qui retournent la lentille vers les Blancs, cet habituel non-objet de l'histoire, cette construction politique en creux, réputée impartiale. C'est la fausse neutralité, érigée en universalisme, que dénonce Lilian Thuram. Cette réclamation de responsabilité, qui va de pair avec le rappel nécessaire de ce que les droits acquis l'ont toujours été par les opprimé·es au prix de leur lutte – non par la clémence soudaine des oppresseur·ses –, est peut-être l'aspect le plus original de l'œuvre.



Les aléas de l'amour

Essai | Evelyne Ferron

En 2019, un livre étonnant, avec pour sujet l'amour en Nouvelle-France, arrivait en librairie. La suite des aventures de nos ancêtres concerne cette fois-ci les années 1760-1860.

Jean-Sébastien Marsan nous revient avec le deuxième tome de son *Histoire populaire de l'amour au Québec*, publié aux éditions Fides. En mélangeant la trame historique événementielle aux changements vécus dans le vaste domaine des relations amoureuses chez les habitants de la nouvelle province britannique de Québec, il nous plonge dans un monde en mutation politique et sociale. Au gré des pages, nous découvrons les différentes réalités des célibataires et des couples mariés, de même qu'une Église catholique omniprésente et indubitablement scrutatrice.

En effet, bien que les Canadien·nes français·es vivent alors les bouleversements provoqués par le Régime anglais, les institutions religieuses demeurent très actives dans la sphère privée afin de s'assurer que l'étiquette amoureuse, empreinte de respectabilité, puisse survivre aux perturbations politiques et économiques. Mais en raison de leurs contacts avec la société britannique, elles adoptent certaines pratiques populaires... comme les célébrations de la Saint-Valentin !

Romantisme, célibat et mariage

L'auteur nous plonge d'emblée dans le contexte historique des années 1760, marqué par le choc de la Conquête et l'officialisation du passage des territoires de la vallée du Saint-Laurent dans l'Empire britannique. Nous découvrons avec intérêt comment le romantisme anglais et ses idéaux de mariage, basés sur l'amour plutôt que sur les alliances familiales, se fraient un chemin auprès des Canadien·nes français·es pour devenir une sorte de norme au XIX^e siècle. Cette vision s'imisce d'ailleurs dans les chaumières, où l'accès aux livres

est désormais possible. Les lettré·es peaufinent ainsi leur quête de l'idéal amoureux grâce à des auteurs comme Lord Byron, Sir Walter Scott, Goethe et, bien entendu, Victor Hugo. Déjà, dans cet univers littéraire, l'Église tente de limiter les dégâts en développant sa liste d'ouvrages mis à l'index.

Les troisième et quatrième chapitres concernent le célibat et le mariage. Celui sur le célibat s'avère particulièrement fascinant, puisqu'il s'agit d'un sujet plus rarement abordé et souvent moins bien documenté. Les extraits d'archives utilisés sont très intéressants, car ils montrent les différentes façons à l'époque de rencontrer des candidat·es potentiel·les. L'historien nous présente entre autres une petite annonce publiée en 1832 dans le journal montréalais *La Minerve*, dans laquelle un jeune homme cherche une femme à marier. La compagne idéale doit être « assez aimée de Vénus et de la fortune ». Voilà une formulation savoureuse !

Mais au-delà des petites annonces, où rencontrer l'homme ou la femme de sa vie ? Dans les soirées de danse qui, comme l'explique Marsan, font craindre les pires débordements aux élites religieuses. Si, pendant ces événements, une idylle naît, les rencontres suivantes se déroulent sous la supervision d'un·e chaperon·ne. En fait, tout converge assez naturellement vers le mariage.

Vie conjugale et sexualité

Les derniers chapitres détaillent l'évolution de la vie conjugale, du voyage de noces – populaire au sein de la société anglaise, mais moins chez les Canadien·nes français·es – au devoir conjugal et à la famille. Les lecteur·rices habitué·es aux lettres de leurs ancêtres auront peut-être

un léger pincement au cœur en lisant celles retenues par Marsan : elles commencent par des formules telles que « Mon cher ami ». L'essayiste ne néglige pas les questions relatives aux séparations et se permet de donner un exemple de mariage malheureux en citant le cas... de la Corriveau.

Au terme de cette histoire des mœurs et coutumes amoureuses des Canadien·nes français·es, on constate que les institutions catholiques exercent une certaine domination dans la sphère privée. C'est pourquoi Marsan prend le temps de revenir sur cet aspect en conclusion. Un tel retour semble en effet nécessaire. L'auteur insiste sur l'importance de ne pas analyser les réalités du passé avec nos yeux d'aujourd'hui et de ne pas considérer la société d'alors comme étant complètement assujettie à une « dictature religieuse ». Les extraits d'archives nous démontrent par ailleurs le contraire.

Regorgeant d'anecdotes, ce deuxième tome est une belle suite au premier. Il est toutefois difficile d'y bien suivre l'évolution chronologique des sujets choisis, puisque nous passons souvent d'une décennie à l'autre sans qu'il y ait véritablement de lien logique. Qui plus est, certains sous-thèmes brisent par moments l'équilibre des chapitres. Il n'en demeure pas moins que ce livre, porté par une écriture directe et claire, s'avère une excellente synthèse pour découvrir les plaisirs amoureux de nos ancêtres.



★★★★

Jean-Sébastien Marsan

Histoire populaire de l'amour au Québec, de la Nouvelle-France à la Révolution tranquille. Tome II : 1760-1860

Montréal, Fides
2020, 184 p.
29,95 \$